



Une chape de neige, à l'infini, s'étendait sur la Woëvre.

Il y avait comme une sorte d'obstination dans ce silence ouaté que ne déchirait de loin en loin que le cri d'un coq solitaire ou le hurlement d'un chien qui n'éveillait aucun écho.

À peine mobile dans ce paysage figé, une silhouette insolite se déplaçait en bordure des champs. Félicien Charlatte, le visage mangé de barbe, vêtu de hardes sans couleurs et les pieds enveloppés d'innommables chiffons, avait dépassé le village d'Hennemont.

Dans la campagne où seul le cours sinueux d'un ruisseau mettait quelque fantaisie, les saules têtards se suivaient en serpentant, semblables à des processions de moines noirs.

À quelques lieues vers l'ouest, muraille continue d'un bleu sombre entre la plaine blanche et le ciel ardoise, s'offraient les flancs boisés des Côtes de Meuse. C'est vers elles que Charlatte marchait obstinément. Il les sentait au bout de sa route bien avant qu'elles soient en vue. Bien avant qu'il ait gravi le dernier rebord du plateau et que les lui ait enfin livrées l'insensible pente de la Haye d'où il semblait qu'on n'eût qu'à se laisser glisser pour les atteindre.

Maintenant qu'il les voyait s'épaissir, se préciser, accuser le relief crénelé de leurs proes successives, elles lui semblaient à portée de la main. À l'ultime effort qu'il lui faudrait faire pour les franchir, Charlatte donnait l'allure d'un défi dans l'exaltation où le portait la certitude de toucher au but.

°  
° °

Il songeait à ce retour depuis Leipzig.

Depuis cette fameuse bataille où il avait vu les Saxons retourner soudainement leurs canons contre les Français avec lesquels ils marchaient et où les effectifs de l'Empereur fondirent comme neige au soleil. La colonne de renfort dont il faisait partie, à peine arrivée sur le terrain bousculée, disloquée, s'était égaillée dans les chemins creux où s'entassaient pêle-mêle parmi les chariots éventrés une multitude de cadavres autrichiens dont les uniformes blancs avaient pris la couleur de la glèbe.

Il avait vu la Garde se replier et les chaumières de Stötteritz brûler comme des torches, éclairant sinistrement le soir de ce désastre.

Sans savoir comment, Félicien s'était trouvé mêlé à une cohue de fuyards, sans armes et sans shakos, dont les bufflètes leur battaient les flancs.

Pourquoi fallut-il qu'hors d'atteinte des boulets ennemis mais marchant à l'aveuglette, il se laissât rouler dans un ravin où il s'en fallut de peu qu'il ne se rompit le cou.

Mais la difficulté avec laquelle il se traînait encore aujourd'hui lui rappelait assez qu'il s'y brisa les jambes.

Avait-il assez maudite le sort inique qui lui réservait la honte d'une si peu glorieuse blessure, sans songer que ce même sort lui avait peut-être épargné, comme à 30.000 de ses compagnons, une longue captivité! Car un paysan le recueillit et le soigna de son mieux.

Félicien se remémorait ces faits, lointains déjà. Il se rappelait comment, traînant la jambe, il avait, des mois durant fait office de porcher chez cet étranger qui montra tant d'humanité à son égard... Et ses pensées allaient leur cours tandis que se précisait devant ses yeux, la longue échine sombre des Hauts de Meuse.

A présent, les alliés avaient envahi la France et le bruit s'était répandu dans les campagnes saxonnes au début de l'été que l'Empereur avait abdiqué. Les garnisons françaises restées dans les places d'Allemagne avaient capitulé les unes après les autres et il devait être, lui, Félicien Charlatte, déserteur par la force des choses, un des derniers français à traîner sa carcasse en terre étrangère. S'il se décida à regagner Verdun, sa ville natale où, pensait-il, l'attendait encore sa vieille mère, c'était avec l'espoir d'y parvenir avant la mauvaise saison.

Mais on était à la veille de Noël de l'an 1814. Le voyage avait été plus long qu'il ne le pensait et plus pénible aussi car ses membres le faisaient parfois atrocement souffrir. En outre, bien que son vêtement n'offrît rien qui eût une apparence militaire, il se tenait sans cesse sur le qui-vive, s'attendant à chaque pas à voir surgir des taillis un parti d'Anglais ou une sotnia de Cosaques.

Enfin, lorsqu'il passa du département du Mont-Tonnerre dans celui du Bas-Rhin, puis de là en Moselle, il put recueillir dans le mauvais français qu'on y parle, des renseignements plus précis sur la situation politique. À Bitche, toujours occupée par sa garnison française, on lui assura que Phalsbourg, Metz, Sarrelouis, étaient dans la même situation et que Verdun, probablement, l'était aussi.

à l'entour

Mais s'il avait négligé les places, l'occupant livrait le pays à ses exactions. Félicien avait cru devoir renoncer à emprunter la route de Metz pour éviter les convois, les trains d'artillerie, ou les escadrons prussiens, russes ou bavarois. Cependant le haut commissaire russe, comte d'Alopéus, "Gouverneur général de Lorraine, Barrois et Luxembourg", maintenait dans les troupes une discipline rigoureuse.

On parlait encore en Lorraine, du terrible typhus qui fit tant de ravages dans les villes et les campagnes et qu'avaient propagé les blessés de la grande Armée dont regor -

geaient<sup>alors</sup> les hopitaux .

On racontait les sorties de la garnison de Metz, conduite par Durutte - ce même Durutte qui dût faire face devant Leipzig à la trahison du corps saxon - sorties qui la conduisirent à Saarlouis, et jusqu'à Montmédy.

Mais on parlait peu du Comte de Provence - Louis XVIII, en d'autres termes - de l'entourage duquel le peuple se méfiait.

Enfin, la paix était revenue, l'ennemi retirait ses troupes et la campagne, sous son manteau d'hiver, semblait paisible. Les humbles travaux de la saison occupaient la population rurale, fatiguées des guerres de l'Empire, des réquisitions incessantes, de la conscription et des centimes additionnels.

Au terme de son itinéraire, Félicien se confiait plus volontiers. Il crut opportun de demander à un paysan qui allait au bois avec sa serpe, des nouvelles de l'Empereur. A ce mot qui semblait doué d'une vertu magique, le faciès du bonhomme changea. Il ôta son bonnet de loutre et ses yeux fixèrent un point au-dessus de l'horizon. A cette gravité soudaine de ses traits, Félicien mesura le respect qu'inspirait à ce rustre la personne du monarque déchu, mais dont chacun sentait encore la grande ombre se profiler sur l'Europe depuis la chétive île d'Elbe.

Cependant, le rustre se ressaisit et, se rapprochant de Félicien :

- Louis XVIII ne tirera rien de nous, lui dit-il, le Corse nous a saignés aux quatre membres, vidés, pressurés comme le raisin des côtes après la vendange !

Il ajouta en s'éloignant :

- En traversant les bois, là haut, fais quand même attention aux traîneurs.

Le jour baissait déjà. Charlatte avait pris un chemin forestier au sortir de Ronvaux et il marchait depuis une heure lorsqu'il se trouva en face d'un homme tirant un cheval par la bride.

- Un Cosaque ! Voilà une rencontre dont je me serais bien passé en un tel lieu et à cette heure ! Je croyais qu'il ne se trouvait plus de cette espèce dans la région...

Ce disant, Félicien s'était jeté dans les fourrés. L'autre était-il ivre ? Ou le prit-il pour un sanglier ? Il épaula, un coup de feu déchira le silence et le cheval dut prendre peur car il se cabra, rua et s'échappa en hennissant. Le cosaque gisait dans les broussailles, le souffle coupé, terrassé d'un coup de sabot en pleine poitrine.

Félicien de son côté, se relevait, se tâtait... Mi-furieux, mi-surpris, il s'avança vers le russe qui semblait fort mal en point et le dévisagea quelques instants sans aménité.

L'ancien porcher reprit un haut-le-corps, puis, serrant les dents, il empoigna l'homme qui gémissait, le chargea sur ses épaules et reprit sa route.

.....

Une trouée dans les arbres découvrit bientôt la vallée. Là-bas, Verdun étageait ses maisons dans l'ombre de sa lourde cathédrale. Enfant, Félicien y avait vu le bal de la Garde Nationale et l'arrivée de l'évêque constitutionnel Aubry.

Mais quoi ? Il ne reconnaissait pas sa silhouette, ses deux tours carrées et ses deux tours pointues. Les premières étaient bien là... mais les secondes ? Alors, il lui revint en mémoire qu'elles menaçaient ruine et que l'entreprise Thiéry et Chappy aîné où il était apprenti à l'époque, devait en assurer la démolition.

Ainsi, tout était changé dans son pays... Il en eut un serrement de cœur et pensa à sa vieille mère. Serait-elle encore de ce monde pour accueillir son fils ? Chienne de vie ! Il jeta un coup d'œil à son cosaque qui lui pesait de tout son poids sur les épaules et il eut envie de le balancer dans les épines... Ah ! Ça ! Qu'est-ce donc qui le retenait de ce débarrasser de ce fardeau encombrant et inutile ?...

Charlatte sentait obscurément qu'il avait dû se passer quelque chose dans le monde, un soir comme celui-ci...

.....

Un détachement bivouaquait aux approches de la place. Des soldats étrangers à n'en point douter. Tant pis, il n'était pas question de les éviter. Charlatte marcha vers eux. Allait-il avoir affaire à des Prussiens ? des Hessois ? des Bavaoises ? Non, c'étaient des Russes. Ça tombait bien. Il leur confia le blessé qui haletait et se mit en peine de leur expliquer, moitié en français, moitié en allemand, avec la mimique appropriée, l'essentiel de l'accident.

Comme les autres ne semblaient pas comprendre, il y eut un instant de silence. Félicien regardait à la dérobée ces faces d'étrangers que le feu de bivouac animait de leurs farouches.

Il considérait avec un malaise mal contenu ces loups que les armées de l'Empereur avaient pourchassés jusques en leurs tanières et qui rôdaient maintenant aux portes de sa ville natale. Mais cet homme qui geignait là, à ses pieds, Félicien se sentait comme honteux de ne lui vouloir aucun mal... Était-ce l'air du pays ? Le souvenir de la tendresse maternelle ? Ou celui de l'humanité avec laquelle un paysan saxon avait agi naguère envers lui, Charlatte, déjà mort plus qu'à demi, et grâce à qui, peut-être, il allait revoir sa mère ? ...

Ça lui remontait comme du tréfonds de son être... Après tout, ce n'était plus la guerre, et cet inconnu n'était-il pas mieux, lui aussi, parmi les siens qu'en train de crever, là-haut, comme un chien, le ventre dans la neige ?..

Un officier qui s'avançait, interrompit le cours de ces réflexions

- Vous, Verdun ? demanda-t-il fort correctement.

- Oui.

Et il lui signa un sauf-conduit. L'ancien soldat devenu chemineau, oubliant sa dégainé, salua militairement,

ce qui fit sourire l'officier. Mais le cosaque, étendu à ses pieds, avait tiré de sa poitrine un objet qu'il tendit péniblement à Félicien et on lisait dans ses yeux qu'il le suppliait de l'accepter. C'était une petite icône que le sabot furieux du cheval avait écornée...

.....

Avant de franchir la Porte de Metz, que gardaient des fantassins du 32<sup>e</sup> de ligne, Felicien Charlatte regarda l'icône. On y voyait la Mère de Dieu avec son Fils. Elle avait une telle expression de douceur qu'il crut y reconnaître le visage de sa mère. Et il ne doutait plus à présent qu'elle fut en vie et qu'elle n'avait cessé d'espérer son retour.

Félicien traversa la ville, le coeur rempli d'une paix indicible.

Oui, il avait dû se passer quelque chose dans le monde un jour comme celui-ci...